

recueil de méditations religieuses, *Au milieu du chemin de notre vie*, auquel Jules ne tardait pas à opposer *Le Mystère quotidien*. A première vue, ces deux ouvrages, nés sous des égides contradictoires, semblent n'avoir rien de commun. Cependant, quelque paradoxal que soit leur rapprochement, ils aboutissent à une conclusion identique. Car lorsqu'à la certitude doctrinale d'Olivier-Georges, Jules répond par cette autre certitude : « A certaines altitudes, les mêmes fleurs fleurissent et ce n'est que dans la plaine qu'elles sont si diverses et variées », le rêveur du *Mystère quotidien* n'est pas éloigné de la Maison de Dieu où repose aujourd'hui son frère le Benédictin.

Toutefois, ne nous fions pas trop à ces coïncidences et n'en tirons point d'arguments spécieux. Quoi qu'on en puisse inférer, *Le Mystère quotidien* ne fait pas présupposer une conversion prochaine. Il se borne à tracer une courbe spirituelle et à unifier dans une même clarté les différents visages d'une âme.

MEMENTO. — *La Nernie* publie deux intéressants fascicules, l'un consacré à *Charles van Lerberghe*, l'autre à *l'Art Russe contemporain*.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

M. Arconada : *En torno a Debussy*, Madrid. — José Bergamín : *Caractères*, Litoral. — Manuel Azaña : *El jardín de los frailes*, Madrid. — Ramon del Valle-Inclán : *Divines Paroles*, traduction de A. Coindreau, préface de Jean de la Nible, Stock. — Centenaires de Gongora et de Goya.

Sous l'influence des derniers esthéticiens allemands, sous l'influence d'esprits tels que José Ortega y Gasset et Eugenio d'Ors, et aussi, sans doute, sous celle de certaines tendances françaises que le nom de M. Jean Cocteau représenterait assez complètement et qui instaurent une gymnastique et une hygiène nouvelles de l'intelligence et du goût, quelques jeunes gens semblent vouloir doter la littérature espagnole de ce qui lui a souvent fait défaut : une critique. De tous les jeunes écrivains, il me paraît qu'Arconada est l'un des mieux doués et l'un de ceux dont la dialectique, déjà souple et aiguisée, saura découvrir à son époque des voies et des horizons.

Le prétexte qu'il vient de choisir lui permet de tracer les variations les plus brillantes autour de ce problème que la notion d'actualité introduit dans la discussion esthétique. La gloire de Debussy, dans l'histoire de nos valeurs et de nos préférences, est en

effet à un point assez pathétique : elle grandit et s'éteint tout ensemble, et l'on sent chaque jour davantage ce qu'elle comporte d'émotion éternelle à mesure que nos recherches et nos besoins s'éloignent davantage de son enseignement.

L'esprit d'Arconada excelle à cerner l'essence d'une œuvre telle que celle de Debussy en n'analysant — et avec quelle maîtrise ! — que des formes et en citant le moins de noms et de faits possibles. Dans cette critique limpide et cristalline, pas la moindre poussière de littérature et de rhétorique. Seuls, le jeu, la lutte et la succession des formes nous occupent. Critique qui va de l'extérieur à l'intérieur, de la périphérie au centre.

Et cependant une question se pose : que reste-t-il en tout ceci de Claude-Achille Debussy ? Et cette critique, pour pénétrante et pure qu'elle soit, atteint-elle réellement le centre de son objet ? J'aurais aimé que cette méthode se complétât (et ainsi nous aurions eu le livre brûlant, dramatique, organique que je rêve de lire) par la méthode inverse qui consisterait à partir du plus intime et du plus humain de Claude-Achille Debussy et de montrer comment cette part de lui, qui était la plus secrète et la plus irréductible, se combina avec la nécessité où son époque le plaçait d'inventer et de développer telle ou telle forme.

L'histoire ne suffit point en effet à expliquer les créations de l'esprit ; et c'est, directement et naturellement, en celui-ci même qu'il y aurait souvent intérêt à chercher certaines raisons d'être des images où il s'est exprimé. Je sais bien que le livre d'Arconada s'intitule **Autour de Debussy** et que sa méthode constitue déjà un progrès copernicien ; mais je crois que la méthode idéale, plus vaste et plus complète, embrassera celle que nous voyons employée ici, et consistera à fixer le lieu géométrique où se rencontrent toutes les données d'un même problème. La critique moderne s'est débarrassée de toute une vaine phraséologie littéraire et faussement historique, de tout l'abominable bavardage instauré par le grossier scientisme du temps de M. Taine ; mais elle a tout intérêt à ne pas jeter par-dessus bord les bénéfices que peut lui procurer une honnête méthode psychologique, accrue d'ailleurs de toutes les découvertes qui viennent d'être faites dans ce domaine. Que je souhaite de voir Arconada écrire à présent : *Au cœur de Debussy !*

Je ne saurais trop, d'ailleurs, louer son livre. Une merveil-

leuse propreté intellectuelle y éclate à chaque page. Tout, ici, est clair et agile. J'y ai particulièrement admiré un étonnant tableau de la musique française du XIX^e siècle, avec une très originale et très profonde analyse de Franck et du franckisme.

§

José Bergamin, comme Arconada, est très caractéristique de cette étape critique et réfléchie de la vie intellectuelle espagnole. Mais dans cette direction, quelque chose d'arbitraire et de profondément espagnol qui est en lui l'entraîne à rechercher une qualité toute particulière et qui sera sa note personnelle : la fulguration.

Ce que Bergamin, consciemment ou non, tend à produire, depuis qu'il écrit, c'est en effet le trait décisif et foudroyant qui traverse l'esprit du lecteur et emporte son adhésion à la façon de ces lignes brisées et de ces corps livides qui déchirent l'orage d'une toile du Greco.

Jusqu'ici, il avait cru — et souvent en vain — obtenir cet effet par une sorte de fuite plus décevante que surprenante. Il semble avoir compris que le dépouillement et l'épuration peuvent être un sacrifice facile et qu'il y a plus de mérite à savoir être riche et bien employer sa richesse qu'à se laisser devenir pauvre et à attirer les regards sur sa pauvreté. Dans ce nouveau livre, **Caractères**, il accepte courageusement le jeu littéraire et nous offre une prose résolument substantielle.

Cette série de portraits profonds et pleins d'étrangetés témoigne des innombrables ressources dont dispose Bergamin et dont un ascétisme ou, tout au moins, un scrupule que je ne cesserai de lui reprocher le privait sans profit pour personne, encore moins pour lui : car il a découvert, par ce nouveau livre, plus de choses en lui-même et dans le monde qu'il n'en pouvait et que nous n'en saurions nous-mêmes imaginer. Aussi n'a-t-il pas fini de s'étonner et de nous étonner. A chaque page, une résonance imprévue nous surprend, dont il doit lui-même saisir et reconnaître la nouveauté, la profondeur, la plénitude. On assiste à l'effort d'un musicien qui invente sa gamme.

§

Aujourd'hui seulement on peut lire en volume le beau roman dont Manuel Azaña avait donné des fragments autrefois, dans sa